

**“Comme  
un papier  
tue-mouches  
dans une  
maison  
de vacances  
fermée”**

**La Parole Errante  
à la Maison de l'Arbre  
9 rue François Debergue  
Montreuil 93100**



# **de mai 68 à... CHANTIER**

**“Avant d’être lu, un  
article est fait pour  
être relu. C’est une  
œuvre collective,  
malgré tout”  
*Marc Kravetz***

**Propos recueillis  
par Pierre Vincent Cresceri  
et Stéphane Gatti  
Rédaction et mise en forme  
Benoit Francès**

**“Avant d’être lu, un article est fait pour être relu”**

Entretien  
avec  
Marc  
Kravetz

**“Avant d’être lu, un article est fait pour être relu”**

Et *Libération* inscrit, pour quelques années, l'une des traces persistantes de mai 68.

Fondé par Sartre et des militants maoïstes en 73, le journal se veut un anti-journal, en prise directe sur la parole populaire. Le journalisme dominant est une médiation bourgeoise à éliminer, qui manipule en prétendant montrer. À l'intérieur de *Libé*, les salaires sont égaux, les tâches partagées. Rien n'est proscrit de ses colonnes ; et la plume transparente de « journalistes » sous contrôle doit transcrire sans reste et sans ajout les mots de ceux qui n'ont jamais la parole. Cependant, pour faire face aux difficultés financières et aux procès à répétition, le quotidien se professionalise. La division du travail se remet peu à peu en place, et le journalisme en tant que tel redevient un souci. Ancien militant de l'Unef, Marc Kravetz arrive en 79, au moment de la remise en question de ce *Libé* « écrivain public ». Quoique militant, auteur en 68 de *L'Insurrection étudiante*, un livre « à chaud » sur le mouvement, il reste attaché au rôle du journaliste – un métier à réinventer avec son regard propre sur le monde plutôt qu'une rente de situation à éliminer. Il témoigne de ce désir, inspiré notamment par le *new journalism* et la contre-culture américains. Désir d'abord minoritaire et perçu par les militants les plus radicaux comme une première tentative de récupération. Ce premier *Libération* soixante-huitard hantera néanmoins longtemps le quotidien, même lorsque l'arrimage militant disparaîtra au gré de ses alignements, voire de son anticipation des reniements successifs de la gauche à partir de 81

4

“Avant d’être lu, un article est  
fait pour être relu.  
C’est une œuvre collective,  
malgré tout”

5

Le journalisme, c’est quoi ? C’est une manière de regarder le monde. Or, là, ce n’est pas mai 68. Il y a d’un seul coup un nouveau printemps du journalisme et de la presse après la guerre. Un, parce qu’une énorme presse d’opinion sortie de la Résistance se crée. Celle-ci ne va pas vivre très longtemps, à part les grosses machines : *L’Humanité*, *Libération* (l’autre) à gauche. N’empêche qu’il y a un engagement nouveau, pas au sens partisan, un engagement journalistique formidable dans l’écriture, dans l’envie de raconter les choses autrement. Gatti en est un très bon exemple. Il a toujours dit : j’ai fait ça parce qu’il fallait bien croûter. En réalité, il en fera bien autre chose. Mais, à l’évidence, il veut écrire. Il veut être poète, Dieu, tout

**“Avant d’être lu, un article est fait pour être relu”**

ce qu'on veut, mais il ne veut pas être journaliste. Il n'empêche qu'il l'est, et pas n'importe lequel. Même si on élargit le spectre, dans des genres qui ne sont pas ceux qui nous plaisent le plus, le collègue de Gatti au *Parisien*, Henri Calet, fait des trucs formidables. Bodard à *France-Soir* crée une nouvelle légende du journalisme. Sauf qu'après ces gens-là, quelles que soient les raisons pour lesquelles ils s'arrêtent, il n'y a plus rien.

Je pense à des gens qui, aujourd'hui, voudraient raconter mai 68. Pas avec des intentions mythiques, idéologiques, en pour ou en contre. Simplement : je vais raconter une histoire qui s'est passée il y a quarante ans. C'est le temps des archives. Il s'agit a priori d'une matière saisissable. On est à l'époque moderne, on ne va pas chercher des journaux intimes ou des gravures dans les cavernes. On va regarder la presse. Et, en regardant la presse française de cette époque-là, on doit être extraordinairement déçu. Personne n'a fait le tour des usines, de n'importe quel point de vue, pour raconter. Il n'y a jamais eu une telle grève en France, jamais eu autant de choses. Et que reste-t-il pour en témoigner ? D'ailleurs, significativement, il n'y a pas non plus de grand roman. En revanche, dans la presse étrangère, ça se trouve. Exactement comme si tu disais que tu as envie de lire mes articles pour savoir ce qui s'est passé au Liban en 75-76. On trouve des choses aux États-Unis, pas mal en Angleterre. Je me souviens d'avoir vu au Quartier latin des journalistes latino-américains, japonais (moins que maintenant), qui étaient curieux, qui faisaient du reportage. Eux étaient sensibles au présent à ce qu'on raconte, pas quarante ans après. Si tu réfléchis de façon un peu distanciée, il n'y a rien de plus extravagant. Qu'est-ce qu'ils foutaient ? Ils allaient où ? Ils racontaient quoi ? Ils voyaient quoi ? Le monde entier a les yeux fixés là-dessus et il ne se passe rien ici.

Pourquoi *Libération* va « réinventer » le journalisme de reportage et d'enquête ? Pour une première raison très liée à mai 68 et au début des années 70. La société est extraordinairement conformiste, fermée, figée, y compris par ses appareils politiques, aussi bien les appareils de pouvoir que le PC ou la CGT, qui sont les deux grandes forces de contrôle de la contestation, de l'opposition radicale au pouvoir. Apparaissent à cette époque, parfois de manière principale, parfois de manière annexe ou contournée, toutes les marges de la société. Qu'est-ce qui va le plus se manifester ensuite ? Ce sont les zones de recrutement d'une nouvelle classe ouvrière. En gros, des gosses de paysans qui n'ont plus accès à la terre et qu'on recrute à tour de bras sur des chaînes de montage. C'est une classe ouvrière qui n'a pas vraiment de conscience de classe. Elle est ouvrière de statut, mais il n'y a pas de tradition ouvrière. Ils viennent de traditions beaucoup plus individualistes, avec des niveaux d'éducation nettement supérieurs à leurs parents, pour ne pas parler de leurs grands-parents. Pas si éloignés que ça des étudiants. Il n'y a pas un gouffre. D'accord, il y a une grande bourgeoisie dont 7 les mêmes sont toujours à la fac, mais il y a aussi une masse d'étudiants qui viennent des villes moyennes. Ce n'est pas la ruralité, mais ce n'est pas difficile de trouver assez vite des terrains d'expression communs. On se parle assez facilement si on se retrouve... Ensuite, ça va irriguer de partout.

*Libération* fut alors l'anti-journalisme par excellence. Le journalisme est une médiation insupportable, ce sont des gens qui parlent à la place des autres et qui, en gros, parlent pour les dominants. Pourritures et esclaves peut-être, mais ils sont quand même du côté des dominants, ils mettent leur plume au service des dominants pour faire chier les dominés et les aliéner un peu plus parce qu'ils sont obligés d'acheter leur

merde. Qu'est-ce qu'on va faire à la place ? On va mettre le journal au service de... Le journaliste n'est plus qu'un scribe. Et encore faut-il que sa scribouillardise soit sous contrôle, parce qu'il pourrait reprendre ses mauvaises tendances. Il pourrait abuser du fait qu'il saurait écrire plus vite que ceux qui lui parlent. C'est le côté garde rouge de l'affaire. C'est vraiment le pré-*Libération*. Quand *Libération* se crée, c'est plus une espèce d'idéologie populiste gauchisante. Le notaire de Bruay-en-Artois est forcément coupable à cause de la grosseur de ses steaks. On ne peut pas dire que ce soit terriblement raffiné comme mode d'analyse de classe. Et même si les maos brandissent : « Celui qui n'a pas fait d'enquête n'a pas droit à la parole », les enquêtes sont un peu vacillantes.

## Du journal des voleurs au quotidien de gauche

- 8 Il y a une autre raison. Ce parti pris idéologique extrêmement radical, l'abolition du journalisme, de la médiation, donc d'une certaine façon de la représentation, la prise directe sur la parole qui souffre... D'une certaine façon, ça ne passe pas avec les choses trop institutionnelles ou trop organisées. *Libération* se fait jeter de partout comme les gauchistes se faisaient jeter auparavant. Le journal va alors se retrouver à réaliser son utopie dans les marges. On va tout renverser. Dans l'histoire éternelle des gendarmes et des voleurs, on devient forcément le journal des voleurs, le journal des taulards. Dans le traitement du fait divers, ce sont les valeurs inversées du *Parisien*, qui, à cette époque-là, est particulièrement odieux dans les clichés racistes. On renverse à chaque fois la vapeur. On va passer très vite du taulard, du chômeur, aux homos, avec à chaque fois une double



tendance. La première, c'est d'aller très vite aux extrêmes, et la deuxième, c'est de redoubler la part malgré tout journalistique du journal, donc discipliner un peu – parce que les papiers doivent être rendus à l'heure, parce qu'il y a quand même un cadre et quelques contraintes. En marge de ça, il y a les pages de libre expression, qui vont du courrier des lecteurs aux petites annonces et qui ouvrent des soupapes à n'en plus finir. Dans ce journal, il est interdit d'interdire. Alors on retrouve Serge July à la 17<sup>e</sup> ou 23<sup>e</sup> chambre correctionnelle, ou les deux directeurs gérants du journal en train de répondre de tous les délits de presse possibles et imaginables : incitation à la haine raciale, pédophilie... Parce que dans un journal tu es responsable de tout ce que tu imprimes. Une phrase dans le courrier des lecteurs suffit à le faire condamner.

*Libération était un journal dont les lecteurs pensaient qu'il faisait partie du mouvement, et qu'ils avaient des droits dessus. Il y a eu pendant des années cette tension réelle : et quels que soient, par la suite, les articles qui étaient écrits dans Libération, ça continuait à dialoguer avec cette génération.* 9

Le fait que les gens s'approprient un journal n'est pas propre au cas de *Libération*. C'était particulier avec *Libération* compte tenu des circonstances. Dans la presse écrite, les journaux qui ont réussi sont des journaux dont les gens se sentent affectivement propriétaires. Dans le cas de *Libération*, c'est même un peu plus : après tout, en 75, 76, 77, beaucoup de gens envoyaient des chèques ; ils ne donnaient pas seulement les sous pour leur journal quotidien. Il y avait une vraie générosité. Ces souscriptions étaient devenues un gag : faire appel tous les trois mois à la générosité publique... Il n'empêche ! Comme il y avait, en plus, cette idée que *Libération* était « dans le mouvement », dès qu'on jugeait d'une autre

manière ou qu'on exposait un autre truc, on se retrouvait vite du côté de la trahison. Par exemple, concernant la question israélo-palestinienne, dont je vais m'occuper un peu par la suite, c'était déjà la guerre civile dans le journal, alors chez les lecteurs... Ou tu étais du côté du keffieh, ou tu étais du côté de l'étoile bleue. Mais il n'y avait pas vraiment de place pour le processus de paix, surtout à cette époque-là. Quand il y a eu la guerre d'octobre en 73, on se bagarrait vraiment dans la rédaction, physiquement ! Le rapport affectif au journal était aussi une des conditions de sa survie. Pas seulement pour les chèques. Il ne faut pas oublier que dans les premiers temps, le journal faisait des reportages en France sous la forme « écrivain public ». Des comités *Libération* devaient loger le journaliste et contrôler éventuellement ce qu'il allait écrire.

*Comme Libération était encore à la marge, les journalistes ont dû se débrouiller pour arriver à organiser leur présence sur le terrain.*

- 10 C'était encore l'époque de l'égalité des salaires. Tout le journal était de plain-pied rue de Lorraine. Tout le monde communiquait avec tout le monde. On finissait souvent le journal à pas d'heure au cutter, pour découper les articles, coller, faire des coupes brutales parce que ça ne rentrait pas dans la page. D'une certaine façon, tout le monde participait à tout. Et jusqu'à la fin, le 21 février 81, tu trouvais au milieu des articles, quand les clavistes jugeaient qu'il y avait un truc qui ne leur plaisait pas, une réflexion en italique, huit à dix mots : ndlc, note de la claviste. Du genre, « il ne se prend pas pour un con celui-là ». Il y a des gens que ça a rendus fous. Il a commencé à y avoir de sérieuses barrières en 79. Moi, j'arrive à ce moment-là. On allait au casse-pipe. Aller répondre du délit d'antisémitisme ou de pédophilie à la 23<sup>e</sup>, ce n'est pas très

sympa. On a eu tout ça. Il y avait toujours quelqu'un pour dire : il n'y a rien de plus beau que de s'envoyer en l'air avec les petits garçons. Et le mec qui avait osé dire ça, au nom de quoi tu peux lui interdire ? Tu ne veux pas faire de la morale. Et, à la fin, tu finis par faire du droit. Les avocats ont commencé à tirer la sonnette d'alarme, en disant : les lois sont peut-être injustes, mais elles s'appliquent à vous.

Au moment où les ruptures de *Libération* se sont faites, elles se sont faites partout. La suppression du courrier des lecteurs, des petites annonces, a été un tournant qui n'était probablement pas nécessaire. Ça pouvait se rectifier en douceur. Mais à partir du moment où il y a de la publicité et qu'on ouvre un marché de petites annonces, notamment la location-vente, les emplois, etc., il faut faire du sérieux. On ne pouvait plus lire : « On s'est croisé l'autre soir sur les bords de la Seine, tu portais un foulard mauve, je voudrais que tu m'écrives »... Il y avait des trucs plus salés que ça ! Par la suite, j'étais pour prendre deux-trois mesures de simple survie pour le courrier des lecteurs. C'était une erreur assez grave d'avoir supprimé entièrement une tribune d'expression. Aujourd'hui tout le monde y est revenu parce que c'est chic et à la mode. *Libération* a aussi renoué avec cela, mais c'est d'une autre nature. On a fait un courrier des lecteurs mollassons, du genre : « Vous avez écrit ceci : mais, en réalité, il y a deux fois moins d'habitants... » ou « Vous dites qu'on traite les vaches de cette manière-là, mais on n'a plus de vaches depuis deux générations... » Ce genre de courrier des lecteurs est utile, mais on n'y parle que du contenu – ce que tout le monde fait. Alors que ces cris du cœur... On aurait très bien pu les garder. On aurait également pu garder sans dommages le principe des petites annonces. Là aussi, il y a eu quelques dérapages. Il y en aurait peut-être eu plus au fur et à mesure qu'on s'éloignait des origines et que des trucs douteux pouvaient se marchandiser.

11

C'est vrai. Mais le journal ne se résolvait pas à ça. Les liens affectifs qu'un journal entretient avec les gens sont très mystérieux. Un journal, ça sert à tout. C'est pour ça que j'ai toujours été pour qu'il y ait des jeux dans les journaux. S'il n'y avait que des grandes colonnes d'analyses sur la situation du monde, il vaudrait mieux être subventionné. Chacun ouvre un journal pour quelque chose qui lui tient à cœur. *Libération* a eu de très bonnes idées, dont des plus durables. Le portrait de dernière page, c'est immanquable. Les gens achètent le journal et le retournent tout de suite. Ils ont envie de lire ça. Quant aux nouvelles, on est plus sensible aujourd'hui à la manière de les titrer qu'à l'information elle-même. L'information, on la connaît déjà par cœur : que peut raconter un journal qui a été bouclé à 11 h hier soir, que tu trouves dans ton kiosque à 9 h le matin, que tu n'aies entendu déjà dix fois ? Ce n'est plus là que ça se passe. Qu'est-ce que tu attends ? Tu attends du journal des émotions, du plaisir de lire, de la connaissance, du jeu, plein de choses. On avait les outils pour faire ça. On n'a pas toujours mis le bon curseur à l'ambition.

- 12 Pour d'autres raisons, le journal va de crise en crise et commence à vaciller sérieusement sur ses bases : l'égalité des salaires dont personne ne peut vivre, sauf avec une riche famille derrière soi (ce qui était le cas d'une partie de la rédaction) ; le refus de la publicité : quand les ventes sont en baisse constante, il n'y a plus rien à investir. Les souscriptions ont eu un temps, mais il n'y en a plus. L'autogestion en coopérative aurait pu continuer mais, en cas de besoin d'argent, il fallait faire entrer du capital. Donc, à un moment donné, il fallait bien... D'ailleurs, c'est ce qui s'est le mieux géré dans les grands changements de 81, l'entrée d'un capital qui était, pour le moins, un capital sympathique et complaisant, même si c'étaient des vrais patrons et du vrai argent. Plus intéressant : de crise en crise le journal accouche, d'une certaine façon, d'un

désir de journalisme. Pas tout le monde et non sans douleur. La libre expression c'est bien, mais à une condition absolue : qu'il y ait quelque chose à exprimer. Manifester que tu t'exprimes librement ne suffit pas. Ça peut marcher un certain temps, c'est mai 68, c'est bien. Mais à la longue... À la fin, chacun exprime ce qu'il a envie d'exprimer, mais qui est une épouvantable atteinte à la façon dont les autres (dans la même mouvance) conçoivent l'existence.

## Écrire le monde

*Tu as étendu le champ de ton travail au Liban avec notamment toute une série d'émissions radiophoniques sur cette histoire-là. Est-ce toujours du journalisme ou déjà de l'histoire ?*

Non, c'est du journalisme. Dans le champ historique, mais c'est du journalisme. Les historiens n'interviennent pas, et je n'ouvre aucun débat historique. Du journalisme décalé, certes, puisqu'il s'agissait de témoignages sur des événements anciens. J'ai testé avec cette série quelques partis pris des plus extrêmes dans ce mode d'administration du journalisme. Je ne tiens pas la parole des gens pour une vérité définitive, mais je pense qu'elle est leur vérité et qu'il faut la porter le plus loin possible. Évidemment tout est caricatural dans cette histoire, à commencer par la durée d'un conflit qui n'en finira probablement jamais – c'est en tout cas parti pour. Qu'y a-t-il d'intéressant à entendre qu'on n'a pas déjà entendu mille fois ? Tout le monde sait de quelles revendications il s'agit, qu'elles soient radicales, modérées, d'un camp ou de l'autre. Si c'est aussi simple – et c'est un problème extrêmement simple à résoudre – pourquoi cela ne peut-il pas se résoudre ? Quelle est sa com-

13

plexité ? Sa complexité tient essentiellement à ce qui se passe dans la tête des gens. D'une certaine façon, on est dans une figure renversée par rapport à nos visions usuelles de la politique : là, ce sont souvent les dirigeants qui ont été plutôt en avance. Si on laissait les gens faire, ce serait vraiment le bain de sang. Quand il y a eu des négociations secrètes, que quelques trucs ont avancé. C'est terrible de dire ça. À un moment donné, il faudrait que ce soit aussi porté par des gens.

*Cela permettait d'entendre la complexité. Ça peut se faire à la radio. Est-ce possible dans un journal ?*

14 Bien sûr que oui. Mais je tricherais si je disais : j'ai une formidable idée que j'ai pu mettre en œuvre en un mois pour la première série, en sept semaines de terrain pour la deuxième (je ne parle pas de la partie technique et du montage). Derrière ça, il y a trente ans de travail. Mais cela pourrait tout à fait se faire à l'écrit. Je l'avais d'ailleurs déjà fait auparavant, à l'occasion d'une série pour *France Culture* avec en même temps une série de reportages pour *Libération*. C'était la seule fois où j'ai écrit dans *Libération* après l'avoir quitté, en 2002. C'est jouable. Mais on explore très peu de choses dans le journalisme aujourd'hui. J'ai même plutôt le sentiment qu'on n'explore plus rien. Je ne sais pas où ça pourrait se passer. La radio est un média formidable mais ça ne peut pas être un média majeur. Ce serait l'audiovisuel, s'il était utilisé autrement – ou l'écrit. Mais les gens qui écrivaient les choses les plus intéressantes n'écrivent plus dans les journaux. C'est terrible. Les journaux ne pensent pas. Va dans n'importe quel journal et tout le monde dira : « Ah, c'était l'âge d'or... Tu écrivais dix feuillets ? Je n'aurais pas ça en un an. » Aujourd'hui, un sujet « magazine », dans le jargon de la presse, c'est trois feuillets et une photo. Imagine ce que Gatti ferait s'il était dans un journal ! Mais ça ne veut pas dire

que ça ne se fera pas. Est-ce que ça peut encore s'imprimer ? C'est une vraie question. Raconter le monde et être prêt à en payer le prix est un exercice de frustration complète, anti-narcissique par excellence – contrairement à ce qui se dit et s'écrit. C'est pour cela que j'étais pour la disparition des signatures. Infaisable en France, mais ce n'est pas si stupide que ça. Quand il n'y a plus de signature, tu n'es plus redevable que de ton texte, tu n'as pas de pensées parasites à propos de ce qu'en penseront ta famille et tes voisins. Il existe des gens de moins de 30 ans comme ça, j'en ai rencontré. Mais où vont-ils pouvoir s'employer ? La « blogitude » du journaliste de fond me semble pour le moment une mince perspective. À un moment donné, pour que du journalisme existe, il faut du collectif, des filtres... Avant d'être lu, un article est fait pour être relu. C'est une œuvre collective, malgré tout. Tout le monde n'a pas son mot à dire, mais tout le monde a son geste à faire. Je serais très perplexe si je me retrouvais aujourd'hui au moment où j'ai commencé à prendre l'affaire très au sérieux, à penser que je pouvais faire des choses intéressantes. Où ça peut se passer ?

15

Je prends un exemple, la révolution iranienne de 79, qui a pris tout le monde un peu de travers. Pourquoi est-ce à *Libération* qu'il va y avoir les meilleurs reportages ? Je parle de la période 78. Les deux envoyés spéciaux de *Libération* de l'époque se baladent en Iran. Les gens leur racontent probablement beaucoup de conneries, mais ils leur montrent des choses en train de se faire. Mais, ces choses, la plupart des gens ne les voient tout simplement pas. Un million de gens sont dans la rue et les gens ne le voient pas. Comment cela se peut-il ? C'est très simple. Tu vois une foule : ce ne sont pas les plus sympas. Ça vient de la banlieue, vraiment la plèbe. Et il y a plein de curetons islamistes. Tu te dis : nous sommes dans les vingt dernières années du XX<sup>e</sup> siècle, si ce tas de guenilles en marche était une

révolution, ça se saurait. En plus tu es de gauche, donc la religion est l'opium du peuple... Hormis le Mossad, ni les services de renseignements occidentaux ni la presse mondiale n'ont rien vu venir. Il y a un article ici et là... Les « touristes », gentiment dit, de *Libération*, parce qu'ils se baladent autrement, vont voir autre chose. Et je trouve très intéressant de noter que le diagnostic sur ce qui sera la révolution islamique vient d'un journal à la marge, ce qu'est encore, d'une certaine façon, *Libération* en 78. Ce n'est même pas repris dans la presse. C'est une nouvelle lubie qui va exciter des intellectuels comme Foucault. Je me contente de noter ce qui me semble le plus important : au moins on le voit, et on le montre. Et c'est typiquement le capital *Libération* : capital intellectuel, politique, idéologique. Au-delà, l'histoire de la couverture de *Libération* en Iran est autre chose. Mais le diagnostic vient de là. *Le Monde* court derrière. En France, *Le Monde* est quand même un journal généralement intéressant, en tout cas pour des événements de ce type. Éric Rouleau, le grand spécialiste du *Monde* à l'époque, était très copain avec celui qui sera pour une brève période le premier président de la République iranienne. Et il est aux abonnés absents. Ne parlons pas des autres...

Aujourd'hui je pense à tous ces mots-valises : « politiquement correct », « bien-pensance ». Je crois qu'il faut avoir des idées simples sur ce que j'appelle les conformismes, les automatismes, les mécanismes de pensée qui gouvernent tout ça. Qui gouvernent par défaut, faute de... faute précisément de gouverner, d'avoir des idées, faute d'avoir de l'imagination ; faute d'avoir de la curiosité.

Par exemple, on est aujourd'hui à l'orée de mouvements de fond dans le monde entier autour de la raréfaction – dans les pages saumon, ça s'appelle « la crise sur le marché des matières premières ». Il y a une crise sur le marché des matières pre-



nières, mais il y a surtout le fait que des millions de gens sont condamnés à dépérir. Il y a tout ce qu'il faut pour juger cela – et d'ailleurs on ne parle que de ça tous les matins en ce moment : la grande crise, les famines à venir, la nouvelle bombe atomique, les émeutes de la faim. Mais aller le décrire... Que va coûter au journal le fait d'envoyer quelqu'un pendant un mois ? *Le Cauchemar de Darwin* est un film discutable mais, au moins, ils l'ont fait. C'est ça aussi que tu as envie de lire tous les jours. Et pas le grand article définitif dans *Le Monde diplomatique*. On sera très content de l'avoir écrit, très content de l'avoir lu – ce sont les mêmes d'ailleurs qui le lisent, l'écrivent, se l'échangent, et ça ne touche personne. Le journalisme, c'est sentir le monde, où ça se passe, où ça craque, où ça bouge. À partir de là, on applique l'empathie positive, qui n'est pas l'empathie fusionnelle. Il ne s'agit pas de prendre parti pour... Bien que parfois cela soit inévitable. On n'aura jamais le même point de vue quand on est sous les bombes ou quand on est dans l'avion qui les lance. Lorsque tu les prends sur la gueule, tu es *grosso modo* assez solidaire de ceux qui les prennent avec toi. Il est possible de prendre 17 ensuite un peu de distance. Mais, pour avoir été plutôt dans cette situation, je sais ce qu'il en coûte. Tout le monde dit : vous prenez parti. Les grilles de lecture vont devenir de plus en plus unanimes. Avant elles étaient en noir et blanc : grille de gauche et grille de droite, pour le dire vite. Aujourd'hui, le gris est généralisé.

## Après l'écrivain public, le retour au journaliste

*Comment concevais-tu ton travail sur le terrain pour Libération ?*

18 Il y a une envie de raconter... Les apports intellectuels, c'est *Rolling Stone*, le journalisme de narration. À un moment, il y a une espèce de club, dont je suis, de lecteurs fous de Norman Mailer, de toute cette génération d'écrivains, Truman Capote, et de journalistes qui sont un peu plus âgés que ceux de *Libération*, mais qui n'étaient pas plus journalistes que les gens de *Libération*. Ils ont tous rêvé d'être romancier, dramaturge ou cinéaste, et finalement ils font un journal où ils racontent les choses d'une manière dont on ne les a jamais racontées. C'est le moment où va sortir dans *Esquire* le reportage sur la guerre du Vietnam que fait Michael Herr, publié en français sous le titre *Putain de mort*. C'était totalement fou, déjanté, halluciné. Mais tu te dis : enfin, je touche à quelque chose pour raconter une guerre. Le modèle est très fort. Qu'est-ce qui m'empêche de le faire ? Quitte à interdire d'interdire, on pourrait aussi se permettre... Il y a cette pulsion, mais ça passe par des individus. Aux débuts de *Libé*, on était incapable d'avoir des envoyés spéciaux et des correspondants. On a deux correspondants aux États-Unis, l'une est payée par *Paris-Match* et l'autre par l'*Agence France-Presse* ; ils signent sous des pseudos. Il doit y en avoir dans quelques pays. En Allemagne, en Italie, ce sont des échanges plus ou moins militants. Mais il y a quand même des événements dans le monde. On envoie des gens – il a dû y avoir deux envoyés spéciaux quand ça commence, 75-76, dont

un au Liban. Ensuite, l'Irlande, ça doit être après, 76-77. Et deux-trois allers-retours au Chili, mais c'était un peu plus militant, les comités Chili.

Je vais me retrouver dans une situation où je suis confronté à des sujets de journalisme classique, dans des conditions qui ne sont pas classiques. La première condition qui n'est pas classique, c'est que tu n'es pas journaliste, professionnellement s'entend, au sens technique du terme. Tu es à peine un amateur. Comme la plupart des gens de *Libération*, tu as fait des études, tu n'es pas démuné – ce ne sont pas des autodidactes à *Libération*, ce sont même plutôt des gens bardés de diplômes qui ont choisi de ne rien en faire : qui de la philo, qui de la socio, etc. Mais personne ne sait écrire, à commencer par moi, correctement une dépêche. Tant mieux, d'une certaine façon. Mais il y a des moments où tu es un peu démuné : je vois tout ça aujourd'hui, qu'est-ce que j'en fais ? Tu sais faire une dissertation, mais tu ne sais pas faire un article. Deuxième condition qui n'est pas classique : la solidarité avec d'autres journalistes qui vont te donner un coup de main. Il y a de bons contacts, au sommet, entre *Libération* et la presse française ; il y a toujours 19 des gens qui ont donné des coups de main en « lousdé ». Mais ça se passe dans des soirées parisiennes. Je n'ai jamais ressenti ça entre journalistes. Personne ne t'adresse la parole. Tu te présentes : je suis de *Libération*. Ah oui, c'est quoi ça ? Vous savez la dernière, vous savez le truc de Paris qui paraît une fois tous les 36 du mois, ils ont quelqu'un ici ! C'est à peu près l'ambiance. C'est sympa. Mais c'est totalement bénéfique parce que j'étais en train d'apprendre un métier que j'avais envie de faire et, si je l'avais appris avec ces gens-là, dieu sait où j'en serais arrivé après. J'aurais peut-être été bon pour entrer à *France-Soir* ! Ma chance – c'est personnel et hasardeux – est de rencontrer sur le terrain libanais le correspondant du *New York Times* et le correspondant du *Washington Post*, qui me

trouvent plutôt sympa et qui me disent : il y a deux-trois trucs à apprendre. Mais ce n'est pas très compliqué, on va te les apprendre. Ils ne le disent même pas comme ça, ils le font. Et ça se passe très bien.

En revanche, il faut tout inventer. Mais en étant obligé de tout inventer, on passe plus de temps à régler les problèmes d'intendance qu'à enquêter sur tel ou tel sujet. En plus, tu ne connais pas les sujets du jour, il faut du temps pour savoir qu'il faut passer au bureau de l'AFP pour savoir ce qui est en train de se passer là où tu es. Il n'y a pas beaucoup de journaux, ils ne sont pas dans ta langue, tu ne sais pas les lire. Mais en même temps que tu t'occupes de tes problèmes d'intendance, tu t'aperçois très vite que tu es totalement dans le sujet. À Beyrouth, un étranger qui débarque, tout le monde lui parle, tout le monde a envie de l'aider, de lui demander comment ça va, ce qu'il pense de la situation – il n'en pense rien mais on va lui expliquer. Et très vite, sans même te rendre compte, par imprégnation, tu accumules une espèce de savoir de terrain considérable, qu'aucun journaliste d'hôtel, même avec une formidable documentation et des mois d'allers et retours, n'aurait pu avoir. Quand tu vas commencer à avoir les idées un peu plus claires sur la manière de faire ta rédaction pour le journal, tu vas forcément raconter des histoires différentes. Et comme il n'y a pas de concurrence à l'intérieur du journal, mais juste quelqu'un sur le terrain, on va évidemment lui donner de la place pour s'exprimer : combien de pages tu veux ? Là où les journalistes sont réduits à la portion congrue, tu peux commencer à faire ce type de journalisme un peu idéal. La vraie révolution de *Libération*, qui en fait un journal, c'est celle-là. Bien que, pour une partie du journal, il est plus juste de parler de contre-révolution.

*Dans le journal, tu fais alors partie de ceux qui sont attachés au rôle, certes rénové, du journaliste.*

En gros, une tendance s'affirme, minoritaire, pour dire : oui, il faut faire un journal différent, mais pour faire un journal différent, il faut d'abord apprendre à faire un journal comme les autres. On ne peut pas se contenter d'être les scribes de tous les gens qui ont d'excellentes raisons de se plaindre. C'est un métier, il a son autonomie, sa place, sa différence. Ça ne veut pas dire que tu dois être nécessairement arrogant, que tu passes dans une situation de domination sous prétexte que... Mais tu es dans une part de l'organisation de la société, du travail, où tu dois te créer l'outil qui te permet d'être ce que tu es, un journaliste. Réflexion qui était rejetée par principe dans le *Libération* utopique 73-74, mais qui est inexistante dans les autres journaux. Ils ne se posent jamais la question. Au contraire : pour eux, le journalisme n'est pas un métier, c'est un statut. À partir du moment où tu as ton statut, tu as tous les droits. Réfléchir à côté de ça et autrement... Je pense que c'est une vraie démarche de fond. Ça ne veut pas dire que tu l'as vécu comme ça. C'était plus par essai-erreur, plus pragmatique. Bref, on va donc voir se développer des traitements différents sur les sujets abordés par *Libération*, aussi bien sur les sujets français – un traitement du fait divers qui n'est plus « Bruay-en-Artois », qui est une manière de regarder la société à travers ses fractures, ses failles – que sur un certain nombre de sujets étrangers – pas beaucoup, faute de moyens, mais il y en aura de plus en plus.

Un bon exemple est l'apparition du reportage sportif dans *Libération*. *Libération* tâtonne avec le sport. Il y a ce mépris intello de gauche ou d'extrême gauche à l'égard de la chose sportive : ce sont ou des débiles mentaux ou des pourris. Il n'y a pas grand-chose à tirer de ce monde-là. Mais il y a aussi une petite part qui, soit pour des raisons esthétiques, soit pour d'autres motifs, disent : c'est un vrai sujet. Et ils essaient de convaincre les autres. Le premier papier dont j'ai un souvenir

21

ébloui est écrit « en lousdé », sans que personne s'en aperçoive, par un coursier du journal qui s'appelle Jean-Pierre Delacroix – beau comme un dieu, une espèce de Redford... Tout le monde le connaissait, surtout les filles... Il parlait peu, un mec assez effacé. Et il travaillait surtout en fin d'après-midi. La nuit, il portait à vélo les films du journal à l'imprimerie. Un jour, il vient me voir et il me donne un papier, un truc tapé à la machine, en me disant : j'aimerais que tu lises ça. J'étais au service étranger, et c'était nous qui finissions en général le plus tard. On se voyait tous les soirs, on allait prendre un café avant qu'il aille porter ses films. Ce papier était le récit d'une course à pied, la marche – ce qu'il y a de moins sexy dans l'athlétisme, la course des prolos. C'était autrefois *Paris-Strasbourg*, qui est devenu *Strasbourg-Paris*, qui n'allait plus jusqu'à Paris et qui ne partait plus de Strasbourg. C'étaient essentiellement des facteurs des PTT qui marchaient comme des brutes. Jean-Pierre Delacroix prend donc dans le sport un truc à la marge, le truc qui n'intéresse que les journaux internes des Postes et deux-trois métiers où on doit marcher un peu... Et comment il fait ?

22 Je crois qu'à l'époque il ignorait tout du nouveau journalisme à l'américaine. Le départ était à Mulhouse. À force de faire du vélo toutes les nuits avec ses rouleaux de papier, il avait du souffle et de l'endurance. Et il commence la course. Il choisit dans la course un n'importe-qui. Il y avait deux-trois vedettes pour les amateurs de marche, mais le reste n'était vraiment composé que d'anonymes du peloton. Il faut quand même avoir une sacrée motivation, ça faisait dans les 400 km ! Et tout est cassé à la fin, les pieds sont comme ça, les muscles tétanisés. Le doping, ce sont des demis de bière. C'est l'enfer ! Il écrit un papier qui s'appelle « La longue marche de John Lenfer ». Il voit un mec, il lui demande un nom. « Appelle-moi John. » Ça devait faire chic. Et il raconte ça. Je lis ce truc : un pur chef-d'œuvre. Tu lis un texte et tu te dis : il n'y a rien à toucher, rien

à changer. Tu ressens tout. Je lui ai dit : je ne sais pas quoi dire, c'est une pure merveille. Il a été publié deux jours après. Il y a un prix de presse sportive, qui s'appelle le prix Martini, très convoité par les journalistes sportifs. Cette année-là, c'est un débutant qui n'avait jamais écrit une ligne qui a eu le prix Martini : Jean-Pierre Delacroix. Il a fait d'autres belles choses par la suite.

Ceci illustre bien ce qui va permettre à *Libération* de faire cette espèce de révolution journalistique. Le premier changement est de type radical, c'est : on ne pense pas et on scribe, on est l'écrivain public. C'est là qu'on passe du noir au blanc, ou du blanc au noir. Mais il y a toujours eu, en même temps que cette tendance un peu radicale du refus journalistique, des tendances plus traditionnelles. Là, le changement de point de vue est d'une autre nature. C'est au sens physique : au lieu de regarder ici, tu regardes là. Ce ne sont plus les mêmes fenêtres, plus les mêmes portes. C'est d'abord du regard qu'il s'agit. C'est la discussion qu'on a eue avec Gatti au moment du Guatemala. Les itinéraires divergent là. Non pas qu'on soit en désaccord ; il avait déjà expérimenté ce changement radical. Il prend très 23 au sérieux ce qu'il fait quand il va faire le dompteur pour *Envoyé spécial dans la cage aux fauves*. Joffroy appelle cela d'un très bon mot, tout à fait dans le même sens que ce journalisme à la *Rolling Stone* : le journalisme d'implication. Ça ne veut pas dire que tu te prends pour... mais que pour raconter, tu dois te mettre dans les conditions de ce dont tu parles. Tu ne triches pas, tu n'es pas en train de regarder avec ta loupe et ensuite d'inventer des émotions en essayant de deviner ce qui semblerait à peu près juste. Tu n'es pas dans l'artifice, mais tu es dans l'artefact. Tu es celui qui écrit et qui, forcément, a sa distance. Gatti ajoute un élément. Ensuite, quand il va faire du reportage à l'étranger, il est exactement dans cette démarche, dans sa rencontre avec non pas l'indianité mais avec les

Indiens. Ensuite ils lui permettent de rencontrer l'indianité. Il va revivre les choses, il est de nouveau dans l'empathie et l'implication. Il lui manque une chose, dit-il. Il va au bout d'une chose, et après la mort de son guide-interprète indien, Felipe, l'émotion aidant, il dit : à ce stade, le langage journalistique ne suffit plus. Mais il a ajouté ce que j'ai censuré dans l'entretien publié dans *Libération* parce que je ne pouvais pas le porter comme ça : c'est moi qui ne l'ai pas trouvé, ce langage. Et il ajoutait : si je prends Joffroy et toi, je pense que vous avez trouvé un langage. Il dit qu'il ne l'a pas trouvé, et d'une certaine façon, ça ne l'intéresse déjà plus. Il a décidé de passer à autre chose. Il sera quand même journaliste trois ans, jusqu'à l'ultime reportage des obsèques de Gérard Philipe dans *Paris-Match*. De ce point de vue-là, on est exactement dans la même démarche. Je ne suis plus neutre quant à la question du langage, parce que je pense qu'elle ne se pose pas de la même manière quand tu es poète et artisan de l'écriture. J'ai des problèmes compliqués à ce stade. Je pense qu'il y a une part qui ne s'apprend pas. Ensuite, ça se perfectionne, ça s'arrange. Mais il y a des choses

24 qui ne s'apprennent pas.





**“Avant d’être lu, un article est fait pour être relu”**